

Odessa – une ville mythique du monde méditerranéen

Francis Conte

Citer ce document / Cite this document :

Conte Francis. Odessa – une ville mythique du monde méditerranéen. In: Cahiers slaves, n°14, 2016. Les chemins d'Odessa. pp. 1-18;

doi : 10.3406/casla.2016.1132

http://www.persee.fr/doc/casla_1283-3878_2016_num_14_1_1132

Document généré le 12/01/2018

Francis Conte

Odessa – une ville mythique du monde méditerranéen ?

« Odessa est une ville méditerranéenne. Qu'elle se trouve sur la mer Noire est une réalité géographique et en même temps un malentendu. Ce sont des Italiens et des Français qui l'ont construite. Et l'italien et le français y furent un certain temps les langues officielles. Pouchkine n'évoque-t-il pas à ce propos « la langue de l'Italie dorée ? »

– Boris Khersonski, « Le syndrome odessite »
<http://magazines.russ.ru/kreschatik/2011/1/he28.html>



Mer Noire – Mer Méditerranée
Tous droits réservés

J'aimerais évoquer ici une ville de « l'autre Europe », comme on disait il y a quelque temps. Il s'agit d'Odessa – cette grande et belle cité portuaire qui relève de plusieurs paradoxes. Elle est à la fois ancienne et récente, orientale et occidentale, méditerranéenne et plus encore¹. L'évocation de son seul nom semble ouvrir sur une dimension mythique, mais sait-on toujours la localiser sur une carte ?

Soulignons d'abord certains enjeux qui dérivent d'un chronotope spécifique : l'espace que nous envisagerons sera celui du *continuum* entre mer Noire et Méditerranée – très aléatoire, nous le verrons ; le temps abordé sera celui de la « longue durée », et nous rappellerons l'importance des liens entre les deux mers : du côté occidental, de grandes voies commerciales vont permettre la création de Marseille par des colons grecs venus de Phocée ; du côté oriental et toujours au VI^e siècle avant notre ère, une localité est fondée sur l'emplacement de l'actuelle Odessa par des colons grecs venus de Milet. Ce sera la première naissance de notre cité – celle d'*Odessa avant Odessa*, d'Odessa la grecque, mais dont le nom même, nous le verrons, fait l'objet d'âpres discussions.

Nous allons donc nous intéresser à ce que l'on pourrait appeler la « troisième rive » de la Méditerranée. Cette qualification se justifie, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, mais à condition de prendre en compte le grand écart de 2500 ans qui sépare les deux périodes – antique d'un côté (du VI^e au III^e siècle avant notre ère), contemporaine de l'autre (au tournant du XIX^e siècle). Nous avons donc deux séquences largement discontinues, même si elles ont chacune duré plusieurs siècles.

Odessa sera ainsi « réinventée » tardivement : ce sera sa deuxième naissance – après la période des grandes invasions, prolongées à partir du XIII^e siècle par les déferlantes tatars puis par les conquêtes de l'empire ottoman jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

¹ Une première version de cet article a été publiée dans les *Actes de l'Académie Nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 5^{ème} série, tome XXXVIII, 2013, p. 166-175.

Pour resituer notre contexte, il nous faut aussi préciser le statut de la mer Noire, qui varie étonnement en fonction des analystes. Encore récemment, Maurice Le Lannou (titulaire de la chaire de « Géographie du continent européen » au Collège de France) pensait pouvoir écrire :

La position géographique en impasse de la mer Noire, au centre de pays restés longtemps pauvres ou sous-développés, à l'écart des grandes routes terrestres et maritimes, n'a jamais favorisé le trafic maritime.²

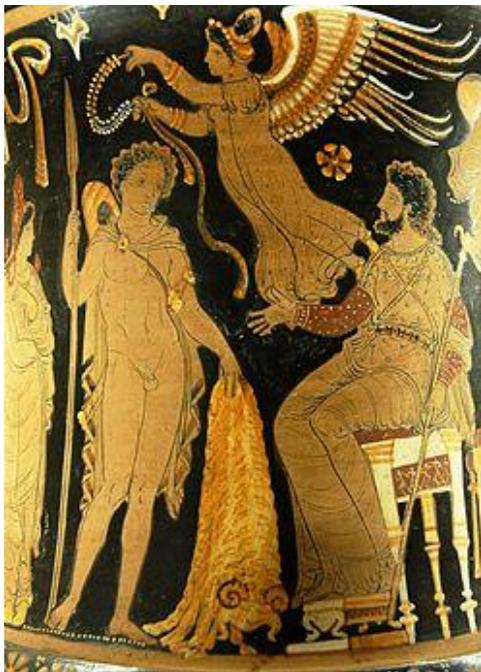
Cette affirmation (qui vaut évidemment pour la période ottomane de la fin du XV^e jusqu'à la fin du XVIII^e siècle) est néanmoins surprenante si l'on se souvient des grandes voies commerciales qui ont irrigué notre continent à partir du haut Moyen-Âge, à la fois du nord au sud et d'est en ouest : deux exemples peuvent illustrer notre propos.

Pendant plus de 500 ans (du VIII^e au XIII^e siècle), la grande « *Voie des Varègues aux Grecs* » a relié l'Europe scandinave à Byzance, en grande partie en descendant le Dniepr, puis le long de la côte nord de la mer Noire jusqu'à la Corne d'Or. Et justement, ces marchands-guerriers qu'étaient les Varègues faisaient escale non loin du site futur d'Odessa, à l'île de Berezan, face à l'embouchure du Dniepr ; puis ils poursuivaient leur route vers Byzance. Par ailleurs, il existait une voie commerciale est-ouest qui étonne aussi par son ampleur et sa durée (du VIII^e au XI^e siècle). Elle partait du califat de Cordoue, longeait la côte méditerranéenne pour mener jusqu'au califat de Bagdad, par-delà la mer Noire et la Caspienne.

Loin d'être une « impasse », la mer Noire constituait en réalité une mer charnière entre l'Europe, l'Asie et le Moyen-Orient. Si l'on remonte encore dans le temps, on voit qu'elle était déjà profondément liée au monde grec antique, même si les Détroits du Bosphore et des Dardanelles paraissaient alors

² Cité in *Revue historique*, « Gênes et la mer Noire (XIII^e-XV^e s.) », t. 270, fasc. 1 (547), juillet, sept. 1983, p. 31 (cf. JSTOR).

dangereux – « noirs comme si la nuit y avait fait son berceau³ ». L’imaginaire grec et ses représentations symboliques allaient cependant pousser les navigateurs vers la Colchide (l’actuelle Géorgie), où Jason et les Argonautes étaient partis chercher la Toison d’Or. C’est après leur retour victorieux, lorsque le mythe eut transformé en héros des hommes courageux, que le passage fut perçu comme un *continuum* entre les deux mers.



Jason rapportant la toison d'or au roi Pélias.
Cratère à figures rouges d'Apulie, v. 340 av. J.-C.
Musée du Louvre (tous droits réservés)

Du VI^e au III^e siècle avant notre ère, les contacts qui s’organisent entre la Méditerranée et la mer Noire sont décisifs : les colons grecs créent de nombreux comptoirs sur leur pourtour, « entre les Colonnes d’Hercule et le Phare », dit Platon dans le *Phédon*, en comparant avec humour les Grecs à « des grenouilles

³ Voir sur ce thème le livre de l’écrivain roumain Ventila Horia *Dieu est mort en exil*, Paris, Fayard, 1960 (prix Goncourt non remis).

autour d'une mare »⁴ (Livre LVIII). Dans son *Histoire naturelle* (Livre V), Pline l'Ancien (23-79) cite plus de quatre-vingts cités fondées par la seule Milet. Sur la rive nord, les plus importantes sont Olbia/Olvia, Tanais/Azov, Theodosia/Feodosia, Panticapée/Kertch, et Odessos/Varna (en Bulgarie). Parmi les habitats plus modestes se trouvait celui qui était localisé sur le site de l'actuelle Odessa et à proximité (nous y reviendrons).

A côté des échanges concernant le bois (constructions navales), le poisson salé, le miel, les métaux et les esclaves, une des raisons expliquant ces fondations relève du commerce organisé avec les « Scythes laboureurs » dont nous parle Hérodote. Grâce aux terres agricoles exceptionnellement riches qui bordent une grande partie de cette côte⁵, ces fondations nouvelles disposaient d'un ravitaillement aisé et exportaient régulièrement vers la Grèce égéenne. Les Scythes laboureurs fournissaient alors la moitié du blé que consommait Athènes, tandis que les archers scythes y assuraient la police des marchés (mais avec le statut d'asservis).



Stater : roi scythe et épi de blé (tous droits réservés)

⁴ Les Colonnes d'Hercule désignent dans l'Antiquité classique les montagnes qui bordent des deux côtés le Détroit de Gibraltar (frontière de l'Europe et de l'Afrique) ; le Phase (aujourd'hui Rioni) désigne la partie inférieure du fleuve de Colchide (Géorgie) que les Grecs considéraient comme la frontière entre l'Europe et l'Asie.

⁵ La « terre noire » (černožëm) peut avoir jusqu'à 6 mètres de profondeur.

Ainsi, malgré l'écart immense qui sépare l'Antiquité gréco-scythe de la période contemporaine, il existe une continuité qui relève du domaine économique. Il s'agit de la production et du commerce des céréales : les anciennes monnaie en or (les *staters*), qui représentent à l'avant un Scythe et au revers un épi de blé, reflètent bien ces échanges.

Pour revenir aux sites grecs qui se trouvent dans le golfe de la future Odessa, notons que des fouilles récentes mais épisodiques, à partir des années 1950 puis 1990-2000, confirment ce qu'avaient découvert les premiers archéologues lors des travaux de construction de la cité et du port, dans les années 1820. A une époque où les élites étaient bercées par les antiquités classiques, un des adjoints du duc de Richelieu – le colonel I. A. Stempkovski – lança une série de fouilles importantes. Elles étaient d'autant plus significatives à ses yeux que la localisation de la future Odessa n'était pas mentionnée chez les auteurs grecs, mais seulement chez les romains, en particulier Strabon, Pomponius Mela et Arrien⁶. Ces derniers nomment trois ports à l'Est d'Olvia/Olbia – Odess, Istrian et Isiakov – mais les ruines qui ont été progressivement dégagées par les archéologues sont difficiles à rapporter à ces noms. Pour autant, plusieurs sites d'importance variable

⁶ Stempkovski a publié plusieurs études sur le sujet, à la fois dans la presse odessite de l'époque (en particulier le *Messenger d'Odessa*), et en France dans les revues savantes ; il envoya son premier rapport rédigé en français (*Note sur les recherches d'antiquités qu'il y aurait à faire dans la Russie méridionale, 1823* ; traduit en russe et imprimé en 1827) au gouverneur de la « Nouvelle Russie » – le comte M.S. Vorontsov ; cette note a beaucoup fait pour le développement des recherches dans ce domaine, en raison de l'intérêt que lui a très vite accordé Saint-Pétersbourg (financement de nouvelles fouilles, puis création immédiate de deux musées d'archéologie – à Odessa (1825) et à Kertch (1827) – même si les plus belles trouvailles allaient directement à Saint-Pétersbourg.

Stempkovski, nommé directeur du musée de Kertch qu'il créa de toutes pièces, avait déjà publié une première synthèse historique dans son article "Coup d'œil sur quelques restes d'antiquités dans la Nouvelle Russie", in G. de Castelnau, *Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie*, Paris, 1820, 3 vol. ; voir aussi, parmi les travaux d'un des participants à ce volume – S. B. Okhotnikov – son étude : *Arheologija v Odesse* [L'archéologie à Odessa], Odessa SMIL, 2010.

comportant habitats, poteries et nécropoles ont été retrouvés, en partie grâce à la coopération récente entre archéologues ukrainiens et polonais. Ces trouvailles vont des VI^e/V^e s. au III^e s. avant notre ère et permettent de reconstituer la vie de ces colons grecs, d'abord dans Odessa même (près du grand théâtre actuel et sur le promontoire que parcourt aujourd'hui le boulevard Primorski), mais aussi dans les quartiers de Louzanovka et Jevakhova Gora. Par ailleurs des ruines antiques se trouvent dans la baie d'Odessa, à Kryjanovka, Novaia Definovka, Grigorievka et surtout près du village de Kochary⁷ (avec les fouilles de ses maisons et de sa nécropole).



Amphores trouvées sur le site grec du bd Primorski
(début des années 2000)
Photo prise par l'auteur

Ce lien évident avec la Grèce antique avait déjà motivé Catherine II et le prince Potemkine dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. L'impératrice avait conçu un « projet grec » : la Russie revendiquait une filiation directe et donc une légitimité impériale

⁷ Voir l'étude de l'excellente archéologue odessite Evgenija Redina : http://historylib.org/historybooks/E-V-YArovoy_Drevneyshie-obshchnosti-zemledeltsev-i-skotovodov-Severnogo-Prichernomorya--V-tys--do-n-e---V-vek-n-e--/81

sur Byzance et la chrétienté orthodoxe des Balkans. Plusieurs éléments en témoignent, par exemple les noms grecs donnés symboliquement aux cités nouvelles de la Crimée et de la « Nouvelle Russie », que l'impératrice avait conquises de haute lutte sur l'empire ottoman. Il suffit de penser à Kherson (l'antique Chersonèse) et à toutes les cités dont le nom se terminent par la syllabe pol(is) – Sébastopol, Simferopol, Tiraspol, Marioupol, etc. Il en va de même pour Odessa, dont le nom a été calqué sur celui d'Odessos (que nous avons déjà mentionné), mais au féminin selon le vœu prêté à Catherine. Celle-ci voyait d'ailleurs en son deuxième petit-fils le futur Empereur d'Orient, raison pour laquelle elle aurait choisi le prénom de Constantin. Enfin deux autres points importants sont à signaler dans les relations d'Odessa avec la Grèce.

Il s'agit d'abord des marchands grecs de l'Empire ottoman – les phanariotes – qui avaient une vue très large du commerce méditerranéen. Ils en firent bénéficier la cité nouvelle lorsqu'ils vinrent s'y installer au tournant du XIX^e siècle, au moment de sa deuxième naissance. Il s'agit ensuite des liens entre Odessa et la révolution grecque. La *Filiki Eteria* – la « Société des Amis » – fut en effet instituée à Odessa en 1814, vingt ans seulement après la création de la ville. Elle fut une manifestation éclatante du sentiment national grec, qui se transforma bientôt en insurrection puis en guerre d'indépendance : en 1822, la Grèce put enfin briser les liens qui en faisaient une dépendance de l'Empire ottoman.

Une autre dimension méditerranéenne de la côte septentrionale de la mer Noire concerne ses relations étroites avec l'Italie, au cours du Moyen Âge⁸. A partir de 1260, Gênes et Venise purent y faire prospérer un chapelet de comptoirs, mais de façon là encore paradoxale. Le contexte semblait en effet défavorable pour deux raisons majeures : tout d'abord la rivalité permanente entre les deux cités-états, la suprématie génoise s'affirmant au fil du temps par rapport à Venise ; ensuite le fait que

⁸ Voir en particulier l'étude Michel Balard, *La Romanie génoise*, École française de Rome, 1978, 2 t.

l'intérieur des terres avait été ravagé par l'invasion tatar de 1241, au point que les cartes de géographie qualifièrent désormais ces territoires de *loca deserta*, et ce jusqu'au XVII^e siècle. Cependant les comptoirs les plus importants (Caffa pour Gênes et Soudak pour Venise) purent y prospérer en raison de la « paix mongole » qui domina la région jusqu'à la suprématie ottomane imposée à partir de 1475.

Après sa deuxième naissance au tournant du XIX^e siècle, Odessa devient aussi une ville italienne, ou plutôt franco-italienne, comme le rappelle la citation de Boris Khersonski placée en exergue : « Ce sont des Italiens et des Français qui l'ont construite. Et l'italien et le français y furent un certain temps les langues officielles ». Les Italiens forment effectivement les trois-quarts des premiers architectes d'Odessa dans la première moitié du XIX^e siècle et restent très importants dans la seconde moitié. Il n'est que de penser à Francesco Frappoli et à son frère Giovanni, à Francesco Boffo, Giorgio Toricelli, Francesco Morandi, Alexandre Bernardazzi (et son père), Kaëtan/Ivan Dallakva (Espagnol venu très jeune en Italie), Alexandre Digbi et son fils, Luigi Cambiaggio, Giovanni Scudieri et S. Venturi. C'est à eux que l'on doit très largement l'aspect néo-classique d'Odessa.

Quant à l'opéra italien, il y connut son apogée sous le gouvernement du comte M. S. Vorontsov (entre 1823 et 1837), ce qu'a pu apprécier Pouchkine, relégué pendant plus d'un an à Odessa (1823-1824). Les troupes d'acteurs et les directeurs du théâtre étaient italiens, et le succès de la musique italienne résonne encore dans *Eugène Onéguine* (que Pouchkine écrivit en partie à Odessa) :

Mais voici que tombe le soir.
Allons, l'opéra nous attend
Avec l'enivrant Rossini,
Le chéri de l'Europe – Orphée.⁹

⁹ Puškin A. S., *Evgenij Onegin* (« Otryvki iz putešestvija Evgenija »), <http://rvb.ru/pushkin/01text/04onegin/01onegin/0836.htm>
Но уж темнеет вечер синий, / Пора нам в оперу скорей: /
Там упоительный Россини, / Европы баловень – Орфей.

Le monopole des Italiens était d'ailleurs tellement puissant que les négociants et marchands de la ville adressèrent une supplique au gouverneur Vorontsov pour lui demander de donner ses chances à une troupe russe, qui pourrait s'adresser à un autre public qu'aux élites cosmopolites de la cité...

La première moitié du XIX^e siècle est aussi marquée par la présence déterminante de graphistes italiens comme L. Boccacini, Carlo Bossoli, L. Fazzardi, L. Manzoni, Contini et Valentini. Sans eux, sans leurs dessins et leurs gravures, nous ne connaîtrions pas aussi bien le vieil Odessa, qui n'est représenté en peinture qu'à partir de 1840 (et encore par le seul Ivan Aïvazovski). Notons aussi l'activité importante du sculpteur Liugi Iorini, qui fut un influent professeur de sculpture à l'École des beaux-arts d'Odessa. Il décora la ville de belles statues – par exemple celle de Cérès et de Mercure qui ornent la première Bourse au blé, devenue maintenant l'Hôtel de ville.

Quant aux Français, c'est avec le premier gouverneur d'Odessa – le duc de Richelieu – qu'ils vont s'affirmer dans l'architecture à partir de 1803, avec deux maîtres éminents qui envoyaient leurs plans depuis Saint-Pétersbourg. Le premier est Thomas de Thomon¹⁰ (1760-1813), auquel on doit l'hôpital aux colonnes de style dorique, puis le premier théâtre qui rappelait le temple de Paestum. Thomas de Thomon, grand Prix de Rome, avait séjourné plusieurs années dans cette ville, dont il avait étudié l'architecture.

Le second est Auguste de Montferrand¹¹ (1786-1858), qui dessina les plans tout aussi néo-classiques du Lycée Richelieu. Splendides mais dispendieux, ils ne purent servir à réaliser le Lycée, qui fut construit de façon plus modeste à l'époque du

¹⁰ Suisse d'origine (il était né à Berne), Thomas de Thomon construisit en particulier le grand théâtre de Saint-Pétersbourg, la Bourse et les colonnes rostrales qui ornent la pointe de l'île Vassili, face au Palais d'hiver.

¹¹ Auguste de Montferrand (Paris 1786 – Saint-Pétersbourg 1858) est l'auteur de la cathédrale Saint-Isaac, mais aussi de la colonne Alexandrine et du monument consacré à Nicolas I^{er} à Saint-Pétersbourg.

FRANCIS CONTE

successeur de Richelieu – lui aussi français – le comte de Langeron (1763-1831).



Portrait du duc Armand-Emmanuel de Richelieu par Sir Thomas Lawrence
Musée des beaux-arts et d'archéologie, Besançon
Tous droits réservés



Premier théâtre d'Odessa (1804-1873, ouverture le 10 février 1810)
construit par l'architecte français Thomas de Thomon
gravure BNF – estampes et photographies (21x52 cm, VC340-P173421)

Par ailleurs, Odessa doit beaucoup à des Marseillais¹² – artisans, boutiquiers, peintres, éleveurs de moutons mérinos, et surtout marchands. Le premier d'entre eux est Antoine Anthoine de Saint-Joseph (Embrun 1749 – Marseille 1826)¹³. Négociant et armateur, puis maire de Marseille de 1805 à 1813 et baron d'Empire, il avait été l'heureux précurseur du commerce entre mer Noire (Kherson) et Méditerranée (Marseille)¹⁴. C'est avec beaucoup de perspicacité que le comte de Saint-Priest, ambassadeur de Louis XVI auprès de la Sublime Porte, notait dans ses *Mémoires* :

Anthoine a pressenti que cette navigation sur la mer Noire [devait] faire une révolution dans le commerce de l'Europe aux dépens de celui de la mer Baltique.¹⁵

¹² Académie de Marseille, *Dictionnaire des Marseillais*, Edisud, Marseille, 2001.

¹³ Van Regemorter Jean-Louis., « Légende et réalité : Antoine Anthoine, pionnier du commerce marseillais en mer Noire », *Mélanges en l'honneur de Pierre Guital*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.

¹⁴ Voir son *Essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer-Noire*, Chez H. Agasse, imprimeur libraire, Paris, 1805 (réédité en 1820).

¹⁵ Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Librairie Hachette, 1911, p. 649 ; Van Regemorter Jean-Louis, *La Russie méridionale, la mer Noire et le commerce international de 1774 à 1859*, thèse soutenue à l'Université de Paris I, 1982 (non publiée).

Notons aussi que ce nouveau commerce – très largement fondé sur le blé et les bois de grande mâturation – reprenait précisément celui qui avait fleuri 25 siècles plus tôt entre mer Noire et Méditerranée à l'époque gréco-scythe.

Avant l'arrivée des chemins de fer (dans les années 1860), ce blé était transporté par des charriots lourdement chargés que tiraient des bœufs. On les connaît grâce aux tableaux d'Aïvazovski, aux sculptures de Lanceré mais aussi aux descriptions de Vladimir Jabotinsky, qui évoque ces grands charrois dans son roman *Les Cinq*:

Sur les milliers de routes en terre de l'Ukraine on entend les télégues grincer, les « Petits-Russiens » pousser leur « tsob-tsobé » pour faire avancer les bœufs : c'est ainsi que de toutes parts on charroie le blé vers les quais du Dniepr nourricier...¹⁶

Charles Sicard (1773-1830) est un autre grand marchand et homme d'affaires marseillais qui s'est illustré à Odessa. Il y arrive dès 1804, un an après le duc de Richelieu dont il devint un ami et un très proche conseiller¹⁷. Il y fonde en 1816 une compagnie de commerce international, avec des bureaux à Marseille, Paris et Constantinople.

Parmi les nombreux Marseillais qui furent attirés par Odessa figurent Alexis et Franz Roubaud (1856-1928). Le premier y créa l'une des meilleures librairies de la ville, tandis que son fils s'illustra comme peintre de batailles. Après avoir reçu une formation initiale à l'École de dessin d'Odessa à partir de 1865, ce

¹⁶ «По тысячам дорог Украины скрипят телеги, хохлы кричат на волов "цоб-цобе", – это везут зерно со всех сторон к пристаням кормильца-Днепра.» Jabotinsky V., *Les Cinq* (1936), trad. J. Imbert, éd. des Syrtes, 2006.

¹⁷ Ses livres comme sa correspondance avec Richelieu sont particulièrement importants : cf. ses *Lettres sur la Crimée, Odessa et la mer d'Azof*, Moscou, 1810, ainsi que ses *Lettres sur Odessa*, Saint-Pétersbourg, 1812. Après le retour de Richelieu à Paris en 1814, leur correspondance montre combien ils étaient proches et intéressés par le devenir d'Odessa : voir en particulier les documents des années 1818-1822 à la bibliothèque Victor Cousin (Sorbonne), qui possède la collection dite « Richelieu » ; cet ensemble comprend des archives de la famille de Richelieu, notamment celles d'Armand Emmanuel du Plessis de Richelieu, qui nous concerne directement. Correspondance générale 68 à 83 ; Mémoires et documents 89 à 111.

dernier poursuivit ses études à Munich à l'Académie des beaux-arts de Bavière (1878-1883). Nous avons là un itinéraire que d'autres suivront par la suite, en particulier Léonide Pasternak et Vassili Kandinsky. Franz Roubaud devint célèbre en Russie à partir des années 1890, avec des toiles consacrées à la conquête du Caucase par l'armée russe, et à des faits marquants de la guerre de Crimée vus du côté russe – « La défense de Sébastopol » (1902-1904), mais aussi et surtout « La bataille de Borodino », dont il réalisa un « panorama » (1910-1912) encore apprécié aujourd'hui. Il revint à Munich en 1913, mais en raison de la première guerre mondiale, de la révolution d'octobre 1917 puis de la guerre civile, il ne retourna jamais à Odessa. Sa petite-fille (Sylvia,) a été formée comme peintre à Munich où elle a longtemps travaillé.

Il faudrait avoir le temps de parler d'autres Marseillais d'Odessa qui avaient réussi dans les affaires, par exemple Guillaume Rouvier (1760-1815)¹⁸, associé à un colon allemand nommé Müller, et sans doute conseillé par le duc de Richelieu qui s'intéressait fort à l'élevage des mérinos¹⁹. Avec l'aide de soldats accordés justement par Richelieu, Rouvier en fit venir 3000 d'Espagne ; dès 1805 il réussit à les acclimater aux steppes de la mer Noire en les croisant avec des races locales. Son élevage avait si bien prospéré qu'il légua à ses deux filles quelque 36.000 mérinos et 40.000 hectares de terre. A la même époque, le comte Vorontsov (qui était alors gouverneur-général d'Odessa et de la Nouvelle Russie) réussit lui aussi parfaitement dans ce domaine comme dans d'autres²⁰ : à côté d'une compagnie de transport

¹⁸ Voir *Lettres d'Odessa du duc de Richelieu 1803-1814*, Polevchtchikova Elena et Triaire Dominique éd., Centre international d'étude du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire, 2014.

¹⁹ *Encyclopédie du commerçant. Dictionnaire du commerce et des marchandises contenant tout ce qui concerne le commerce de terre et de mer*, tome deuxième (G-Z), Paris, Guillaumin et C^{ie}, éditeurs, 1841.

²⁰ Dans une épigramme de 1824 restée célèbre, Pouchkine parla de lui en ces termes (d'ailleurs fort injustes) : Полу-милорд, полу-купец, / Полу-мудрец, полу-невежда, / Полу-подлец, но есть надежда, / Что будет полным наконец. [Grand seigneur à moitié / Et marchand à demi, / Sage à moitié / Et inculte à demi ; / Pandard à moitié ; / mais on peut espérer / Qu'il finira par l'être entièrement.]

maritime et d'immenses propriétés, il possédait des dizaines de milliers de moutons mérinos. La laine ainsi obtenue fut un temps le deuxième produit d'exportation du port d'Odessa, avant une diminution très sensible à partir des années 1860-1870, en raison de la concurrence internationale (surtout américaine, comme pour le blé, nous allons le voir).

Toujours dans le contexte méditerranéen d'Odessa, il est important d'évoquer maintenant les liens étroits que de grandes familles grecques avaient tissés à partir de Constantinople entre Odessa et Marseille, Trieste et Londres. Il s'agit des familles Argenti, Schilizzi, Mavrokordato (ou Mavrocordato) mais encore des Ralli, Rodokanaki (ou Rodocanachi), Zafiropoulo et Zarifi (la maison Z/Z) – ceux que l'on appelait alors les « rois du blé ». A partir des années 1860, en raison du déclin du commerce du blé avec la mer Noire et de sa moindre rentabilité face à la concurrence rapide des blés américains, ces familles vont transformer le blé en pierre, en construisant de grandes et belles maisons de rapport. Dans le même temps ces grands marchands se convertirent à l'industrie et à la finance (ainsi Périclès Zarifi), tandis qu'Étienne Zafiropoulo entrera au bureau de direction de la Société marseillaise et que Paul Rodocanachi sera introduit parmi les dirigeants de la Banque de France.

Parmi les puissants négociants grecs d'Odessa figure aussi la famille Marazli, en particulier Georges Marazli. Il était très lié à la France et fut l'un des maires et mécènes les plus remarquables d'Odessa. C'est lui qui, en autres dons exceptionnels, offrit à la ville le palais Potocki qui devint le musée des beaux-arts²¹.

Mais Odessa c'est aussi le sud – la luminosité exceptionnelle du monde méditerranéen, les couleurs, les bruits et les musiques, les cuisines et les odeurs qu'évoque Jabotinsky dans ses *Causeries* (1930) : « ... Sous le soleil rieur qui est le nôtre, parmi les odeurs de la mer, des acacias et de l'ail, s'est construite ma ville... ».

²¹ De ce musée devaient venir 45 tableaux, au bénéfice de l'exposition que nous avons préparée pour le MuCEM de novembre 2009 à juin 2014 sur le thème « Les chemins d'Odessa ».

C'est ainsi que des populations venues de l'Europe entière furent animées par ce « *principe d'espérance* » dont parle Ernst Bloch ; voilà ce qui les a poussés à fonder et à faire prospérer cette cité. Elle devint dès lors un « paysage de désir », pour les Italiens, les Français et les Grecs dont nous avons parlé mais aussi les Espagnols, les Anglais et les Américains. Avec les Ukrainiens et les Russes, venus de terres plus pauvres et plus soumises d'Europe orientale, arrivèrent des Albanais (connus alors sous le nom d'Arnaoutes), des Bulgares, des Moldaves et des Juifs, des Polonais et des Arméniens, des Allemands et des Turcs (ce que rappelle souvent le nom des rues et des quartiers d'Odessa).

C'est la puissance du mythe qui a mis ces peuples en mouvement, un mythe qui s'est propagé dans l'Europe entière et que Balzac avait parfaitement compris. Ce mythe sera curieusement incarné par le père Goriot en 1835. C'est à lui que l'écrivain (lié à l'Ukraine par le biais de Madame Hanska) va donner un ultime désir – retrouver ses filles en refaisant fortune :

J'irai à Odessa pour y acheter du grain. Les blés y valent là trois fois moins que les nôtres n'y coûtent... J'irai faire de l'amidon en aiguilles à Odessa. Je suis un malin, je gagnerai des millions... Mon Dieu ! Qui refera leur fortune si je m'en vais ? Je veux aller à Odessa pour elles, à Odessa, y faire des pâtes.

Et pourtant, dans le courant du XX^e siècle, ce mythe et cette utopie n'ont pas vraiment survécu aux guerres, aux révolutions et à l'exil. Comme le dit bien Boris Czerny :

La mémoire d'Odessa est comme un grand miroir brisé dont le touriste nostalgique ramasserait quelques morceaux sur le sol.

Brève bibliographie

- Anthoine A. de St Joseph, *Essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer–Noire*, Chez H. Agasse, imprimeur libraire, Paris, 1805 (réédité en 1820).
- Babel I., *Œuvres complètes*, trad. Sophie Benech, Le Bruit du temps, 2011.
- Balard M., *La Romanie génoise*, École française de Rome, 1978, 2 t.
- Castelnau Gabriel marquis de, *Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie*, Paris, 1820, 3 vol.
- *Dictionnaire des Marseillais*, Edisud, Marseille, 2001.
- *Encyclopédie du commerçant. Dictionnaire du commerce et des marchandises contenant tout ce qui concerne le commerce de terre et de mer*, tome deuxième (G–Z), Paris, Guillaumin et C^{ie}, éditeurs, 1841.
- Horia V., *Dieu est mort en exil*, Paris, Fayard, 1960.
- Jabotinsky V., *Les Cinq* (1936), trad. J. Imbert, éd. des Syrtes, 2006.
- Khersonski B., « Le syndrome odessite », *Kreščatik*, n° 1, 2011.
<http://magazines.russ.ru/kreschatik/2011/1/he28.html>
- Masson P., *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Librairie Hachette, 1911.
- Okhotnikov S., *Arheologija v Odesse* (L'archéologie à Odessa), Odessa SMIL, 2010.
- Pouchkine A., *Eugène Onéguine – Fragments du voyage d'Onéguine* (1821–1831), Arles, Actes Sud, 2005.
- Sicard Ch., *Lettres sur la Crimée, Odessa et la mer d'Azof*, Moscou, 1810.

Odessa – une ville mythique du monde méditerranéen ?

- Sicard Ch., *Lettres sur Odessa*, Saint-Pétersbourg, 1812.
- Van Regemorter J-L., *La Russie méridionale, la mer Noire et le commerce international de 1774 à 1859*, thèse soutenue à l'Université de Paris I, 1982 (non publiée).
- Van Regemorter J-L., « Légende et réalité : Antoine Anthoine, pionnier du commerce marseillais en mer Noire », *Mélanges en l'honneur de Pierre Guital*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988.